

« Drôle de fille » / « Boulevard of Broken Dreams »

Patricia Belzil

Number 47, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1988). Review of [« Drôle de fille » / « Boulevard of Broken Dreams »]. *Jeu*, (47), 184–186.

bel accent d'émotion et de conviction, et leur double utilisation ajoute du sens à cette double aventure: jouées par les mêmes comédiennes dans l'un et l'autre récit, la mère et l'amie deviennent presque, de la sorte, des généralisations — images de l'amitié, de la présence maternelle —, et leur rôle à cet égard, prenant une coloration emblématique, n'en a que plus de force. Une amie est une amie dans n'importe quelle culture, elle a toujours ce même visage souriant et cette même présence rassurante...

L'histoire tragique de Sadako, si elle n'influence pas directement l'existence d'Alix, témoigne de la réalité du drame qui se joue ailleurs, parallèlement à cette existence. Tendue vers la vie et le respect, tendue vers la beauté, vers la force et vers l'essentiel des contacts humains, elle constitue un chant à la paix qui ne tombe dans aucune mièvrerie. Entre un pacifisme naïf et un constat alarmiste stérile, les créateurs de ce spectacle semblent avoir trouvé un espace pour la réflexion. Faire s'attendrir les enfants sur leurs pareils, leur inspirer de la compassion, les alerter sur la cruauté inconsciente de certains de leurs jeux, tout cela pourrait n'être que procédés habiles et opportunisme facile. Or, cette production propose et n'impose pas, elle a la délicatesse de ne pas appuyer ce qu'elle raconte par des scènes larmoyantes, elle montre plutôt que de démontrer et elle n'apporte aucune solution toute faite. Cette confiance dans le cheminement intellectuel de chaque spectateur, cette invitation discrète à la prise de conscience, cela s'appelle du respect et, lorsqu'on s'adresse aux enfants, la chose, un peu plus rare, est d'autant plus heureuse.

diane pavlovic

«drôle de fille» /

«boulevard of broken dreams»

Drôle de fille, court métrage de Jeannine Gagné (Québec, 1987, 26 minutes) et *Boulevard of Broken Dreams*, film de Derek May (Canada-Pays-Bas, 1988, 58 minutes), présentés par l'O.N.F. et la Cinémathèque québécoise, à la Cinémathèque québécoise, le 18 mars 1988.

le cirque comme art de vivre

Chatouille la clown et Sonia Côté, c'est une seule et même «méga-folle», comme elle se définit elle-même, une *Drôle de fille*, comme nous en convainc sans mal le petit film de Jeannine Gagné. Tout entier consacré à Chatouille, ce documentaire est d'une heureuse délicatesse, c'est-à-dire sans commentaire en voix off; il ne cherche donc pas à remplir des trous, mais ne craint pas non plus de paraître dénudé: le rire vivifiant de Chatouille envahit l'écran.

Elle rit beaucoup, en effet, et sacre contre les détails agaçants de la préparation d'un spectacle, mais elle parle d'elle, aussi, de son choix inviolable de jouer des tours et d'être espiègle toute sa vie. Merveilleusement authentique et libre, Chatouille fait craquer le masque d'une féminité stéréotypée, qui perd alors de sa perfection calculée, devient profondément ridicule (il faut la voir marcher avec des talons hauts et les faire essayer à un spectateur!).

Chatouille reste, envers et contre tout, fille de cirque; et si le média eût pu l'encadrer un peu trop, le film nous la livre au contraire avec finesse, par bribes, avec répétitions et hésitations, sans jamais aplanir la fille en Chatouille. C'est encore dans la rue, je



«Chatouille reste, envers et contre tout, fille de cirque.» Sur la photo: Sonia Côté (Chatouille). Photo tirée du film *Drôle de fille*.



«La belle réussite de cette production, c'est de jouer sur la frontière entre le réel et le spectacle, si bien qu'on ne sait plus très bien où s'arrête celui-ci, où part celui-là.» Photo tirée du film *Boulevard of Broken Dreams*.

suppose, qu'on la «sent» le mieux, ou bien vivante sur une scène, mais le portrait que nous propose Jeannine Gagné parvient à contourner la folle du cirque, pour atteindre... la folle de cirque. L'air résolu, avec un rien d'amertume, elle nous confie une rupture dans sa vie amoureuse: «Parce que le métier passe avant tout.» Pour Chatouille, on entre dans le métier comme on entre en religion — il a force d'amour.

Le cirque est un art de vivre, semble-t-il, pour Chatouille comme pour les danseurs, chanteurs, clowns, musiciens et comédiens de la troupe hollandaise de *Boulevard of Broken Dreams*. Le film qu'a tiré Derek May de sa tournée canadienne (à Toronto et à Montréal) reste fidèle à l'âme itinérante des gens du cirque. On ne saurait ainsi reprocher au réalisateur de gommer les références spatio-temporelles: avant tout, il convie le spectateur — de cinéma, cela s'entend — à une fête foraine. Et cela passe si bien, en vérité, que celui qui a bel et bien vécu cette fête est entraîné de nouveau au Parc Lafontaine, en 1987, dans cette même fièvre d'été et de musique.

La belle réussite de cette production, c'est de jouer sur la frontière entre le réel et le spectacle, si bien qu'on ne sait plus très bien où s'arrête celui-ci, où part celui-là. Tout se passe comme si la folie et la fantaisie ne pouvaient être contenues dans les limites du spectacle. On rit des performances des jongleurs, des tours de chant; mais étrangement, les séquences du film qui montrent la quotidienneté de la troupe font rire et s'attendrir tout autant. D'ailleurs, la formule «bistrot-spectacle», réclamant la participation des spectateurs, favorise ce débordement, cette générosité. Il n'y a pas de masque, à peine d'amplification dans le jeu; c'est au plaisir profond de vivre — de vivre la mélancolie même — que nous convient *Boulevard of Broken Dreams*, la troupe et le film de Derek May tout aussi bien.

patricia belzil

«les cahiers de malte laurids brigge»

D'après l'oeuvre de Rainer Maria Rilke. Mise en scène de Téo Spychalski; interprétation: Jean Turcotte. Production du Théâtre de la Veillée, présentée du 7 au 24 avril 1988.

Écrits entre 1904 et 1910, année de leur publication, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* portent en eux la souffrance et la misère de Rilke, poète errant, à Paris. L'histoire littéraire ne doute plus de l'identité de Rilke et du Malte des *Cahiers*... Une telle identification ne va pas toujours de soi: elle appelle de nombreuses réserves afin d'éviter que l'oeuvre de l'imagination — fiction réelle — en soit réduite à cette commode identification. Devant ces oeuvres, devant toute oeuvre, l'essentiel de ce que nous savons et notre ignorance du reste importent plus que les hypothèses que nous pourrions tirer de ces connaissances anecdotiques. Ce que nous savons c'est que, comme Rilke, Malte Laurids Brigge connaît la pauvreté, la souffrance physique et la solitude humaines, qu'il se remémore son enfance perdue, rappelant à la fois son passé et celui de l'humanité par l'évocation de personnages qui ont marqué sa jeune imagination, qu'il cherche sans cesse, à travers ses impressions et sa sensibilité, à saisir la raison profonde de l'existence, cachée derrière la misère des hommes pourtant appelés à un achèvement possible sur terre. Pour cela, comme Rilke, il écrit¹. L'identité entre l'un et l'autre est celle qui existe entre les êtres humains aux prises avec l'angoisse inhérente à leur condition et aux questions éternelles qui s'y rattachent, se débattant pour la transfigurer. Autant Rilke, Brigge ou leur lecteur, autant le comédien investi dans